

Michel de Certeau, le «passant considérable»

par Jean-Louis SCHLEGEL,* Viroflay (France)

Ceux qui l'ont connu sont unanimes et parlent de lui dans les mêmes termes : il était fraternel, accueillant au tout venant, avec le don d'une intelligence magnifique qui écarte de ces appréciations toute connotation de naïveté. L'«altérité», l'«autre» : ces mots si fréquents dans sa bouche et dans son œuvre n'étaient pas vains chez lui. Pourquoi notre mémoire a-t-elle avant tout retenu de lui qu'il était «fraternel» ? Serait-ce parce que la corporation des intellectuels, des universitaires et des savants, dont il a fait partie tout en restant longtemps à sa marge, nous a trop déshabitués à la trouver chez elle ? Peut-être...

La diversité de ses domaines d'intérêt et d'intervention pourrait donner une impression d'éclectisme et de papillonnage intellectuel. Il n'en est rien, comme en témoigne précisément son œuvre, inventive, brillante, rigoureuse, d'une écriture serrée, parfois elliptique, qui fait difficulté à certains, du moins au départ. Il n'est pas facile de la présenter en peu de lignes à ceux qui n'ont jamais rien lu de lui. On tentera pourtant de le faire en suivant trois lignes de force de sa recherche et de sa réflexion intellectuelle : ses travaux autour de la «mystique», son usage de la psychanalyse, son regard sur notre actualité religieuse.

Commencée au sortir de sa formation jésuite et marquée par son appartenance à la revue *Christus* (consacrée à l'histoire et à l'actualité de la spiritualité ignacienne), sa recherche sur la mystique - l'histoire, l'expé-

rience, le sens de ce mot - ne se démentira pas et culminera dans *La Fable mystique* (pour laquelle un second tome inachevé et pour l'instant inédit était prévu).

Itinéraires mystiques

Il connaissait bien entendu «la» mystique en général et son histoire. Mais, fondamentalement, son intérêt est allé à des figures singulières d'une époque et d'un lieu, celles du XVI^e siècle espagnol et du XVII^e siècle français, et là encore à des figures très particulières, dont la plus importante de toutes pour lui : Jean-Joseph Surin (début du XVII^e siècle), lui-même situé au sein d'un contexte romain et français de la Compagnie de Jésus et d'une constellation spécifique de jésuites français soucieux de vie spirituelle.

Au lieu de confirmer ou de compléter les définitions reçues de «la» mystique, l'étude de ces figures singulières déplace les questions, les assurances (celles de la théologie et celles de l'histoire), le «bien connu» du savoir spécialisé sur le sujet : «Au cours de ce travail, les chrétiens du XVII^e siècle se sont dévoilés comme une île sortie de la mer. Un pays différent apparaissait, là où je

* Sociologue des religions, membre du Comité de direction de la revue *Esprit*, Jean-Louis Schlegel est responsable aux éditions du Seuil.

l'attendais le moins.» A l'Autre des «écritures mystiques» (le Dieu inaccessible et invisible qu'ils tentent d'énoncer dans des expressions mystiques souvent en elles-mêmes contradictoires) correspond «l'absent de l'histoire» (l'origine perdue, un épisode historique qui garde son secret...). Le «bien connu» se révèle ainsi autre, autrement que prévu, étrange parfois, et même d'une «inquiétante étrangeté».

En l'occurrence, aux mystiques du XVII^e, qui inventent le substantif «la mystique», fait défaut la grande synthèse mé-

diévale de la société et de l'Eglise (divisée par les guerres de religion) ; ils sont en porte-à-faux par rapport à l'une et à l'autre. En cherchant refuge dans l'intériorité spirituelle, ces jésuites semblent se couper d'une modernité à son commencement ; en réalité, leur sensibilité inquiète anticipe des figures à venir, d'individualisation et d'exil, de scission de l'expérience chrétienne et d'un autre rapport du sujet à l'institution. Leur «fable» (leur parole, leur énonciation) mystique surgit en tout cas d'un tout autre lieu que celui de Maître

Brève biographie

Né près de Chambéry en 1925, Michel de Certeau entre dans la Compagnie de Jésus en 1950. Ordonné prêtre en 1956, lié alors intellectuellement et affectivement au Père de Lubac (un autre Savoyard), il s'intéresse, en historien, à la tradition spirituelle et mystique des jésuites en France. Ses premiers livres sont plutôt érudits, au sens classique du mot : l'édition du *Mémorial* (ou *Journal*) d'un des premiers compagnons d'Ignace, Pierre Favre, et de la *Correspondance* d'un «mystique» jésuite du XVII^e siècle, Jean-Joseph Surin. Mais il est marqué par le climat intellectuel des années 60 : Lacan (il sera membre de l'Ecole freudienne de Paris, fondée par ce dernier), Foucault (il fait un compte-rendu remarqué du livre *Les Mots et les Choses*), les recherches sur le langage (linguistique et sémiotique).

Comme pour beaucoup d'autres, Mai 68 au sens large représente un tournant intellectuel et spirituel. Il est d'ailleurs l'auteur, presque «à chaud», d'une des meilleures analyses des événements (*La Prise de parole*). Dans les années 70, il proposera encore à plusieurs reprises un regard particulièrement aigu et pertinent sur l'actualité religieuse (*Le Christianisme éclaté*), culturelle (*La Culture au pluriel*) et sociale (*L'Invention du quotidien*), tout en poursuivant sa recherche fondamentale sur la tradition mystique, sur l'écriture de l'histoire et sur l'usage de l'histoire en psychanalyse et réciproquement.

Une distance critique par rapport à l'institution et à la communauté, traduite concrètement par une «délocalisation», est prise alors : elle n'empêchera pas une grande fidélité, mais sur un autre mode. Enseignant, mais sans poste stable, à l'Université Paris VIII - Vincennes et à celle de Paris VII - Jussieu, à la «Catho» de Paris, invité au Brésil, aux Etats-Unis... il finit par s'«exiler» en 1978, pour plusieurs mois dans l'année, à l'Université de San Diego, en Californie. Il n'est élu qu'en 1984 à l'Ecole des hautes études, mais meurt deux ans après, début janvier 1986.

La foule nombreuse, multiple, chaleureuse, présente à ses funérailles en l'église Saint-Ignace de Paris attesta de l'effet qu'il produisit sur beaucoup, à travers des rencontres amicales ou des nombreux groupes et séminaires de travail, informels et «pluridisciplinaires», qu'il avait créés et animés à partir des années 70.

J.-L. S.

Eckhart et des médiévaux, qui font rupture dans et avec le langage de la scolastique pour parler de l'Altérité qui les visite.

Exemplaire de ce déplacement, la figure de Surin et de sa faiblesse : lui-même est saisi, possédé, et perd pour longtemps la raison alors qu'il avait été envoyé pour exorciser les possédés de Loudun et mettre fin au scandale (voir *La possession de Loudun*, chef-d'œuvre d'historiographie sur un sujet délicat entre tous, prétexte à bien des platitudes). Surin encore, qui est illuminé par la rencontre, non pas d'un théologien scolastique hors pair, mais d'un jeune garçon illettré, «rempli de toutes sortes de grâces et dons intérieurs si relevés, que je n'ai jamais rien vu de semblable». La «vraie» mystique se déploierait-elle d'abord chez les humiliés, les tout-petits ? En tout cas, dans l'étude des figures mystiques se dévoile en fin de compte «la relation pathologique qu'une société entretient avec elle-même».

Ce qui précède rend mal compte de la richesse d'un thème - «la» ou «le» mystique - que Michel de Certeau a complètement renouvelé en l'abordant dans toute son ampleur anthropologique, avec les ressources des sciences humaines évoquées ci-dessus (avec d'ailleurs des fins de non recevoir chez d'autres historiens et spécialistes de la question). Renouvelé mais non pas résolu : illusion de l'historien qui prétendrait en livrer le secret !

Psychanalyse et histoire

Pour Certeau, l'enjeu était au contraire d'en laisser venir au jour l'étrangeté, d'en creuser l'Altérité (d'où, parfois, l'impatience de certains, le sommant de dire ce qu'il en était «réellement» de l'expérience mystique, de la «réalité» de Celui qui se cache «derrière»...). Tirant sur ce fil initial - l'histoire de la spiritualité et de la mystique -, il a été amené - c'est une constante

chez lui - à réfléchir sur sa (puis sur «la») pratique de l'histoire, à s'intéresser donc à l'«écriture de l'histoire» et à rencontrer les résistances de cette opération - celles de l'objet historique et celle du sujet historien. Des résistances qui à leur tour appellent d'autres modes d'interprétation, d'autres entrées dans la parole et le texte : je veux parler du rôle de la psychanalyse.

Il ne faut pas se tromper : la psychanalyse n'est pas pour lui une méthode pour déchiffrer ici des complexes d'Œdipe, là des névroses et des psychoses personnelles ou collectives. D'autres se sont servis ainsi de la psychanalyse pour décrypter les motifs inconscients des grands hommes, monstres ou génies. Certeau récuse cet usage «instrumental», comme on dit, qui est en réalité très réducteur.

La psychanalyse peut intervenir parce qu'en histoire, et notamment dans l'histoire religieuse, surgissent des corps souffrants, des croyances et des illusions, du bruit et de la fureur, de la folie et de la mort, et que l'historien se trouve devant ces phénomènes, qui parlent et l'interrogent en même temps, avec des blancs et des silences, comme le psychanalyste avec son patient.

La psychanalyse n'est donc pas là pour dire le fin mot de l'histoire, mais pour lui donner de l'épaisseur. Comme toujours chez Certeau, elle ne sert pas à la maîtrise d'un objet - l'histoire en général, ou celle de la mystique - mais à en reculer plus loin l'explication. Elle donne, pourrait-on dire, de la lucidité à l'historien (comme à tout autre métier d'homme), mais elle n'épuise pas les significations de ce dont il parle, bien au contraire.

L'usage de la psychanalyse, elle aussi évoquée trop vite, indique au fond une manière de faire de Certeau : il ne s'agit pas de dominer enfin le passé révolu, mort, mais de faire le deuil de cette absence, tout en reconnaissant notre dette à son égard et la nécessité de poursuivre au-delà. De

même pour la différence d'autrui, insurmontable (il y a toujours un «reste», même quand on croit savoir tout de lui) : elle implique donc l'acceptation d'une coupure, mais en même temps elle appelle un «pas sans toi», une façon de demeurer avec lui, fût-ce autrement et selon des formes imprévues.

Passer...

C'était sans doute son attitude fondamentale face au christianisme et à la crise profonde qui le traverse depuis les années 60 (en tout cas en Europe). Quelques textes essentiels du début des années 70 livrent, là encore sous une forme parfois énigmatique, le sens de sa propre évolution (*La Rupture instauratrice*, publié dans la revue *Esprit* en 1973 et repris dans *La Faiblesse de croire*, et surtout *Le Christianisme éclaté*, 1974, texte repris - quelque peu modifié - dans le même ouvrage).

Comme beaucoup, il voyait et éprouvait la crise d'après concile Vatican II et d'après Mai 68, et on a beaucoup glosé sur son «rapport à l'institution». En faire un partisan simpliste de la rupture ou de la dissidence serait cependant totalement faux. Un rapport «ironique» à elle, oui. Il aimait rappeler un mot de Thérèse d'Avila, préférant entrer dans un Ordre «corrompu», pour avoir en quelque sorte de quoi réformer...

Sa question était plutôt : face à un christianisme éclaté et des Eglises devenues insignifiantes, comment vivre des écarts pertinents ? Si j'ai la faiblesse de croire, pour reprendre le beau titre de son livre posthume, quels chemins non tracés d'avance, quels excès, quels refus, quels risques cette foi rend-elle possible ?

Michel de Certeau ou le contraire de l'immobile, du figé : il n'est pas étonnant que tant de textes de lui et sur lui évoquent le passant, le passage, le déplacement, le

dépassement, la coupure, le départ, le voyage, la marche et la blessure du marcheur... «Croire, c'est "venir" ou "suivre" (geste marqué par une séparation), sortir de son lieu, être désarmé par cet exil hors de l'identité et du contrat...» Reprenant un mot de Mallarmé sur Rimbaud, il a un jour appelé Jésus «le passant considérable». Il n'est pas déplacé de lui appliquer à son tour cette belle expression, qui dit assez bien ce qu'il a été pour ceux qui l'ont connu.

J.-L. S.

Bibliographie

Depuis sa mort en 1986, grâce à Luce Giard, ont été réunis et publiés plusieurs recueils de textes dispersés, dans les domaines de prédilection de Certeau : histoire, psychanalyse, anthropologie, religion... D'autres ouvrages ont été réimprimés et de nombreux articles sur lui publiés. Mais, en automne 2002, Michel de Certeau est revenu dans l'actualité intellectuelle par la grande porte, à travers des ouvrages collectifs d'historiens et de psychanalystes consacrés à son œuvre, une grosse biographie et la réédition de plusieurs de ses livres majeurs. Une reconnaissance posthume fait ainsi son chemin et répare une méconnaissance injustifiée de son vivant.

En poche, on peut désormais trouver dans la collection Folio (Gallimard), les livres suivants : *L'écriture de l'histoire*, *Une Politique de la langue*, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, *L'Invention du quotidien* (2 vol.). *La Fable mystique* est reprise dans la collection Tel (Gallimard), et dans la collection Points-Essais (Seuil), on trouve *La Prise de parole*, *La Culture au pluriel* et (en grand format pour l'instant) *La Faiblesse de croire*. A qui n'a rien lu, je conseillerais volontiers de commencer par cet ouvrage. Voir aussi la biographie de **François Dosse**, *Michel de Certeau. Le marcheur blessé*, La Découverte, Paris 2002, 658 p.